

Puis enfin une voix qui se mêla dans les ténèbres au pas cadencé du cheval porta cette appréhension jusqu'à la terreur.

Cette voix était celle de Pedro Diaz. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; elle cria à ses oreilles :

— C'est Oroche, si je ne me trompe ?

Pour Baraja, c'était la voix d'un mort qui en appelait un autre.

Il ne vint pas à la pensée du misérable, au milieu de son trouble, que Diaz le prenait dans l'obscurité pour Oroche, et il s'élança en avant.

Puis le galop du cheval derrière lui devint plus rapide et la voix plus menaçante. Baraja n'en fuyait que plus vite dans la direction du camp, en dépit de la fusillade.

Cependant, il y eut un moment où les Indiens, qui massacraient autour d'eux les fuyards échappés au carnage du camp, offraient un si effrayant spectacle, que Baraja n'eut plus peur des morts et tourna bride. D'ailleurs, nous avons dit que les Mexicains ne sont pas superstitieux longtemps. La rencontre fortuite de Diaz, qu'il croyait tué depuis le matin, avait frappé ses esprits, ébranlés déjà par le meurtre d'Oroche. La vue des Indiens l'avait rappelé à la réalité de ce monde.

Malheureusement, en tournant bride, Baraja se trouva en face de Diaz, que sa désertion du matin n'avait pas favorablement disposé pour lui.

— Lâche ! cria Diaz en lui barrant le passage, vous ne fuirez pas deux fois en ma présence.

Au même instant, les Apaches entouraient les deux cavaliers, et ce fut bien malgré sa volonté que Baraja prit part à la lutte mortelle qu'il voulait éviter.

C'étaient les deux cavaliers dont les Mexicains combattant encore dans le camp avaient vu les héroïques efforts. Diaz avait arraché le casse-tête des mains d'un Indien et s'en servait avec un effrayant succès. C'est lui aussi qu'on a vu échapper à la fin à des ennemis trop nombreux pour qu'il pût espérer de les vaincre ; le prisonnier dont des cris de triomphe avaient signalé la capture, le blanc attaché à l'arbre en attendant le supplice, c'était Baraja.

Étroitement garrotté contre le tronc épineux d'un bois de fer, et au milieu d'une espèce de ronde infernale qu'on dansait autour de lui, le meurtrier d'Oroche voyait s'approcher l'heure de la terrible expiation que la Providence lui réservait.

Le malheureux, à qui les sinistres récits du vieux Benito revenaient en mémoire, comprit qu'il était tombé entre les mains d'ennemis plus impitoyables encore qu'il ne l'avait été lui-même envers le gambusino, et que toute merci, même une goutte d'eau pour apaiser sa soif au milieu des tortures, lui serait refusée.

Baraja, dans d'horribles angoisses, enviait le sort du compagnon qu'il avait si humainement sacrifié à son insatiable cupidité. Oroche, suspendu au-dessus de l'abîme, jetant des yeux égarés sur la corde qui se détendait en craquant à chacun des coups de couteau qui entranchait un cordon, était

aux yeux du misérable sur un lit de roses en comparaison de lui-même. Il pensait en frémissant que sa propre torture durerait autant d'heures que celle de sa victime avait duré de minutes.

Plongé dans une morne stupeur, il promenait ses yeux hagards et ternes sur les figures sauvages de ses bourreaux, qui s'occupaient avec une joie frénétique des apprêts de son supplice. A la clarté des chariots embrasés qui illuminaient la plaine on pouvait le voir affaissé sous ses liens, qui seuls empêchaient ses jambes tremblantes de se dérober sous le poids de son corps.

Le bandit subissait la terrible conséquence de cette logique inexorable qui veut que, dans les choses d'ici-bas, du mal naisse infailliblement le mal, et que du bien procède toujours le bien.

Peut-être y aurait-il moins de malfaiteurs parmi les hommes si, à la crainte des lois humaines auxquelles on espère toujours échapper, si à celle d'un châtiment dans un autre monde, à une échéance lointaine et dont l'incrédulité peut se rire, se joignait, comme complément de l'éducation religieuse, l'enseignement de cette loi du talion infligée par la Providence et que nul ne peut éluder. Combien de malheurs en effet dont la source paraît inexplicable viennent nous frapper et qui ne sont que des expiations ! N'est-il pas dit : " Il te sera fait ce que tu auras fait à autrui ? "

En ce moment suprême, que n'aurait pas donné Baraja pour avoir connaissance de la haine de l'Oiseau-Noir pour les trois chasseurs et de ses projets de vengeance contre eux ? Le val d'Or tout entier ne lui eût pas paru trop pour payer cette connaissance. Indiquer leur retraite, c'eût été racheter sa vie.

De son côté, l'Oiseau-Noir, qui allait ordonner son supplice, était loin de soupçonner que le prisonnier aurait pu conduire ses guerriers vers ceux dont il avait perdu la trace.

Cependant, en attendant que le chef indien donnât à ses guerriers le signal de la fête, les ferrements des chariots rougis dans les foyers se convertissaient en instruments de torture. Ceux qui n'avaient pu s'en procurer aiguisaient des pieux ou préparaient leurs couteaux.

Après la victoire complète que les Indiens venaient de remporter, le supplice d'un prisonnier devait mettre le comble aux joies de la journée. Les paroles échappées la veille au vieux Benito résonnaient aux oreilles de Baraja comme une prophétie terrible : " Si le malheur voulait, lui avait-il dit, que vous tombassiez entre leurs mains, priez Dieu que les Apaches soient d'humeur joviale ce jour-là, et vous en serez quitte pour un supplice atroce, mais du moins fort court. "

Or, le triste Baraja ne pouvait se dissimuler que les Indiens étaient ce soir d'une effroyable gaieté, pas plus qu'il ne parvenait à oublier que ce court supplice durait cinq à six heures, quelquefois plus, mais jamais moins.

Un Indien à figure farouche s'avança le premier vers la victime et lui dit :